

Gandu de Q
Hard Core Logo 2 de Bruce McDonald

Marcel Jean and Bruno Dequen

Number 154, October–November 2011

Festival du nouveau cinéma 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

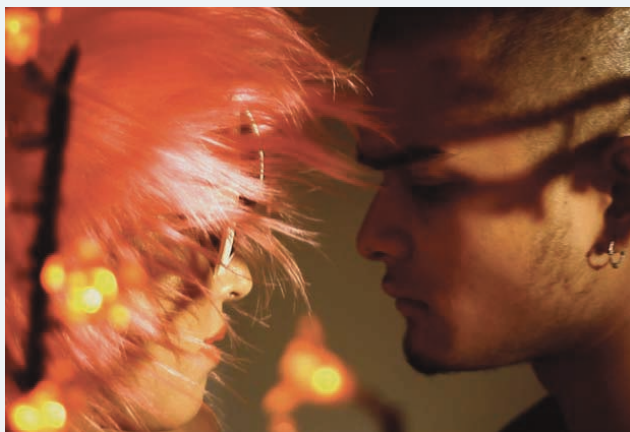
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. & Dequen, B. (2011). Review of [*Gandu de Q* / *Hard Core Logo 2* de Bruce McDonald]. *24 images*, (154), 22–23.



Oubliez Satyajit Ray, Mrinal Sen, Ritwik Ghatak et les autres classiques du cinéma indien. Oubliez aussi Bollywood et son grand spectacle. **Gandu** ne ressemble à rien ! À rien de ce qu'on connaît du cinéma indien, ni même à rien de ce qu'on connaît du cinéma. Une curiosité, une vraie.

Histoire de révolte adolescente réalisée avec hargne par un émule de Richard Lester qui serait à la fois punk et indien, **Gandu** est un *musical rap*, un conte freudien où se mêlent la haine de la mère, les fantasmes incestueux, les délires psychédéliques, le kung-fu et le film porno. Tout cela mis sous pression par une esthétique du gros plan et du montage frénétique, qui vient brouiller le rapport à l'espace par un usage de l'écran divisé qui enferme le personnage dans sa colère et traduit son absence d'horizon et de perspective. La frustration du jeune Gandu

(mot qui pourrait signifier trou-du-cul ou perdant) éclate épisodiquement en des chansons qui lui permettent de vociférer sa rage, tandis que le cinéaste s'amuse ferme à faire apparaître à l'écran et en gros caractères la traduction anglaise de ses paroles agressives.

Si **Gandu** n'est pas un grand film, c'est assurément un électrochoc, la manifestation d'une modernité sauvage et provocante (le réalisateur s'autoproclame anti-bollywoodien), l'affirmation d'un *underground* indien désireux de brasser la cage de la société locale. La présence dans le film de deux scènes sexuelles explicites n'est à ce titre pas la moindre des audaces – surtout que l'adolescent s' imagine brièvement fornicant avec sa mère qu'il déteste – et renvoie évidemment à la place occupée par la représentation sexuelle dans l'*underground* new-yorkais de la décennie 1960. À n'en pas douter, **Gandu** est en ce sens un film important. – **Marcel Jean**

LE FILM

Après avoir été projeté en première mondiale au South Asian International Film Festival de New York, où il a été doublement primé, **Gandu** a été sélectionné dans la section Panorama du festival de Berlin. Devenu depuis une sorte de phénomène dans le milieu des festivals de films (il a notamment reçu le Grand Prix à Seattle à la fin d'août), **Gandu** n'a toujours pas connu de sortie dans son pays d'origine.

LE RÉALISATEUR

Q est le pseudonyme de Kaushik Mukherjee, déjà réalisateur d'un premier long métrage en 2009 (**Bishh**) et d'un documentaire très personnel sur l'amour (**Love in India**) présenté en première mondiale à Hot Docs, à Toronto, en 2009.

À sa sortie, **Hard Core Logo** avait véritablement été un film sans précédent dans le paysage du cinéma canadien. Ce faux documentaire sur un groupe de punk-rock proposait un cocktail frénétique d'humour (très) noir, de performances intenses et de drame pur qui donnait envie de renier **This Is Spinal Tap** sur-le-champ. Quinze ans plus tard, Bruce McDonald a-t-il su retrouver l'énergie magique qui avait fait naître le film ayant donné un nouveau souffle à sa carrière ? En tout cas, cela commence très bien, sur le principe « on ne prend presque aucun des mêmes et on recommence ».

Mille neuf cent quatre-vingt-seize. Joe Dick, le leader du groupe Hard Core Logo, se suicide devant la caméra du (faux) documentariste Bruce McDonald à l'issue d'un dernier concert désastreux. Deux mille dix. Bruce McDonald, qui a profité du succès-surprise de son documentaire, vit avec sa famille à Hollywood, où il est

devenu avec cynisme et bonheur le réalisateur-tâcheron d'une série sur un pasteur délivrant la bonne parole à coups de discours hyper-violents. Même s'il demeure manifestement hanté par la mort de Joe Dick, McDonald se rassure en regardant grandir sa famille et son compte en banque, et il semble être près d'oublier définitivement sa passion pour le rock underground. C'est alors qu'il apprend que Care Failure,

chanteuse et guitariste du groupe Die Mannequin (interprétée par... Care Failure du véritable groupe Die Mannequin, pour lequel le vrai McDonald a déjà tourné une vidéo), révèle publiquement qu'elle est possédée par l'esprit de Joe Dick. Plus que perplexe, le cinéaste décide de profiter d'un peu de temps libre pour retourner aux sources et tourner un nouveau documentaire sur l'enregistrement du récent album du



The Ballad of Genesis and Lady Jaye de Marie Losier

Pour ce premier documentaire, Marie Losier s'attaque à deux sujets en même temps, ce qui donne presque lieu à deux films. Le premier est une chronique de la vie décidément hors norme de Genesis P-Orridge, pionnier de la scène du rock industriel avec les groupes Throbbing Gristle et Psychic TV. Alternant entretiens avec le chanteur et images d'archives de sa provocante carrière, ce film dresse le portrait d'un artiste totalement engagé dans son art, véritable provocateur cherchant constamment à faire exploser les cadres politiques, culturels et sexuels de la société. Déjà reconnue pour ses portraits d'artistes d'avant-garde (Guy Maddin, Mike Kuchar, Tony Conrad, etc.), Losier œuvre ici dans la continuité de sa démarche, agrémentant même les témoignages de Genesis de quelques-unes de ses propres séquences de performance (prédilection de Losier, dont la plupart des courts métrages relèvent du *performance art*). Toutefois, c'est le «second film» qui donne à son documentaire toute son ampleur.

Ce film est l'apologie de la relation amoureuse extraordinaire (au sens littéral) entre P-Orridge et Lady Jaye, jeune femme charismatique pratiquant avec passion les performances scéniques extrêmes et le sado-masochisme. De leur rencontre au début des années 1990 jusqu'à la mort subite de Lady Jaye en 2007, les deux artistes forment un couple inséparable. Non seulement réalisent-ils ensemble tous leurs projets artistiques, mais ils décident de pousser leur fusion de la vie et de l'art à son paroxysme en



Photo Marie Losier

pratiquant la «pandrogénie», terme qu'ils ont inventé pour désigner le plus grand de tous : l'utilisation intensive de la chirurgie esthétique pour parvenir à se ressembler de plus en plus (P-Orridge ira même jusqu'aux implants mammaires). L'objectif? Accomplir physiquement la définition même de l'amour absolu en effaçant progressivement les traces de deux êtres au profit d'un seul. À défaut de ne pouvoir faire qu'un, il s'agit donc de créer une seule image incarnée en deux corps, symbole de cette symbiose magnifique entre deux êtres.

Filmant au plus près ce couple en pleine démarche personnelle et artistique sans précédent, Losier parvient à dépasser l'aspect *a priori* scandaleux ou choquant de ce sujet pour faire totalement corps avec ses personnages et livrer une œuvre dont l'émotion brute, exacerbée par la mort précoce de Lady Jaye, sert parfaitement

le propos. À l'opposé de l'image de provocateur bizarre qu'il projette à première vue, P-Orridge se révèle dans toute sa sensibilité et l'amour qu'il porte à Lady Jaye prend des proportions universelles. Véritable ode à la création et à la remise en question des valeurs imposées, le film réussit à magnifier et à rendre accessible une expérience artistique qui, vue sous un autre angle, n'aurait relevé que de l'étrange. — Bruno Dequen

LE FILM

Depuis sa première dans la section Forum au dernier festival de Berlin, *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* fait la grande tournée des festivals internationaux, de Karlovy Vary à San Francisco.

LA RÉALISATRICE

D'origine française, Marie Losier vit et travaille à New York. Ses courts métrages consacrés à des artistes d'avant-garde ont fait d'elle une habituée des grands musées et du festival de Rotterdam.

groupe dans une auberge perdue au fin fond de la Saskatchewan, aidé dans son travail par une coréalisatrice prétendant être une véritable sorcière spécialisée dans les cas de possession...

Hard Core Logo 2 est assurément un drôle d'objet. Il ne s'agit pas d'une suite à proprement parler, même si le film entretient des liens étroits avec celui qui l'a précédé. À l'opposé de ce dernier, qui fonctionnait avec aplomb sur un premier degré dramatique assumé jusqu'au bout, *HCL 2* nage constamment dans la mise en abîme et le

mélange des genres. Le cinéaste effectue non seulement des ruptures de ton constantes, mais il les accompagne de changements formels abrupts, passant progressivement du documentaire objectif à l'essai expérimental. Ce fourre-tout témoigne d'une belle créativité, mais provoque aussi un éparpillement des idées au détriment de la profondeur dramatique manifestement recherchée vers la fin du film. Œuvre sur le rock, le documentaire, l'autofiction et la notion même de narrateur, *HCL 2* est une matière à pensée foisonnante. Toutefois, Joe

Dick et son guitariste Billy Talent restaient en mémoire longtemps après le visionnement de *Hard Core Logo*. Ce ne sera pas le cas de Care Failure. — Bruno Dequen

LE FILM

Lancé au Whistler Film Festival puis projeté au TIFF, *Hard Core Logo 2* a été salué par l'Association des critiques de films de Toronto à la fin de 2010.

LE RÉALISATEUR

À la fin de la décennie 1980, Bruce McDonald a été l'un des acteurs importants de la nouvelle vague ontarienne avec *Roadkill*, primé à Toronto. *Hard Core Logo*, lancé en 1996, demeure son plus grand succès.